

JÉSUS, FILS DE DAVID

Le titre de Fils de David est décerné au Christ Jésus par divers textes du Nouveau Testament. Quelle était la portée de cette affirmation et quelle fut sa véritable origine ? Désigne-t-elle simplement l'appartenance de Jésus à la « famille » de David, ou bien implique-t-elle la reconnaissance de sa qualité de Messie ? Et par ailleurs Jésus lui-même a-t-il accepté cet usage et dans quel sens ? Telles sont les questions que nous voudrions poser à nos textes¹.

Nous examinerons successivement les passages des évangiles qui permettent de remonter jusqu'à Jésus et nous envisagerons ensuite les utilisations du titre dans le christianisme primitif. Il nous sera alors loisible de comparer et de conclure. Nous étudierons nos textes en fonction des divers genres littéraires où ils nous sont transmis.

LA FILIATION DAVIDIQUE ET JÉSUS

Jésus lui-même ne semble pas avoir revendiqué explicitement le titre de fils de David. Les Évangiles nous rapportent seulement ses diverses prises de position vis-à-vis de ceux qui

1. Sans prétendre être complet on peut renvoyer aux travaux qui suivent : E. LOHMEYER, *Gottesknecht und Davidssohn*, Göttingen, 1953 ; A. DESCAMPS, *Le Messianisme royal dans le Nouveau Testament*, dans *L'attente du Messie*, Bruges, 1954, p. 57-84 ; O. CULLMANN, *Christologie du Nouveau Testament*, Neuchâtel-Paris, 1958, p. 110-115 ; W. MICHAELIS, *Die Davidssobnschaft Jesu als historisches und kerygmatisches Problem*, dans *Der historische Jesus und der kerygmatische Christus*, Berlin, 1961, p. 317-330.

le nommaient ainsi ou qui discutaient la véritable portée du titre. Dans la première catégorie on peut dénombrer des invocations insérées dans des récits de miracles et une acclamation lors de la Joyeuse Entrée à Jérusalem ; dans la seconde nous trouverons une question proposée aux docteurs concernant l'interprétation d'un passage du *Ps.*, 110, 1, et une réponse à une difficulté concernant l'origine du Messie.

A. L'invocation du « Fils de David » dans les récits de miracles

1. L'ensemble des Evangiles synoptiques situe la guérison d'un aveugle à Jéricho, au moment même où Jésus marche vers Jérusalem (*Marc*, 10, 47 ss ; *Luc*, 18, 38 ss ; *Matth.*, 20, 29 ss parle de deux aveugles). La narration de Marc est la plus vivante et plus colorée, celle de Matthieu et de Luc plus schématique mais on y retrouve tous les éléments essentiels.

Et comme il sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle, un mendiant, était assis au bord du chemin. Lorsqu'il entendit dire que c'était Jésus le Nazaréen, il commença à crier et à dire : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ». Et beaucoup le rabrouaient et cherchaient à lui imposer silence. Mais lui criait encore plus fort : « Fils de David, aie pitié de moi ». Jésus s'arrêta et il dit : « Qu'on l'appelle ». Et ils appelèrent l'aveugle en lui disant : « Ça va, lève-toi, Il t'appelle ». Alors, lui, rejetant son manteau, d'un bond vint à Jésus ; et Jésus lui dit : « Que désires-tu ? Je le ferai ». Et l'aveugle lui dit : « Rabbouni, que je voie ». Et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé ». Et, aussitôt, il vit, et il le suivit sur le chemin (*Marc*, 10, 46-52).

Il nous faut tout d'abord examiner la valeur historique de ce récit et, en particulier, celle de la formule d'invocation. R. Bultmann a cru devoir, un peu rapidement, la mettre en doute² mais on peut cependant relever bien des indices favorables. On notera tout d'abord le genre littéraire : il s'agit d'un paradigme ou d'un apophtegme, d'un récit très sobre qui

2. R. BULTMANN, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, 2^e éd., Göttingen, 1931, p. 228.

met en valeur une parole lapidaire destinée à orienter la conduite des disciples. Dibelius lui-même a noté que les paradigmes présentent de grandes garanties d'authenticité³. On pourrait noter, de surcroît, certains traits colorés et concrets, qui ne s'expliquent ni par le talent du narrateur ni par une raison théologique : c'est ainsi que Marc conserve le nom du miraculé. Quant à la formule d'invocation : « *Fils de David, aie pitié de moi* », il faut bien noter qu'elle ne se retrouve nulle part dans le Nouveau Testament, en dehors des Évangiles. Elle ne reflète donc pas, à première vue, un usage liturgique de la communauté primitive. De plus, elle s'insère bien dans l'ensemble du contexte historique, nous allons le voir.

Personne n'hésite à reconnaître sa portée messianique. L'aveugle ne vise pas tant l'éventuelle ascendance davidique du Nazaréen, que sa qualité de roi messianique. Ce pauvre et grand infirme met toute sa confiance dans la miséricorde de celui qu'il invoque comme le tout-puissant Messie royal. Certes, il faut bien le reconnaître, le titre de Fils de David ne comptait pas parmi les noms du Messie, dans les livres de l'Ancien Testament. Il n'apparaît guère que dans les *Psaumes de Salomon*, à la veille de notre ère ; mais de nombreux textes rabbiniques témoignent de son usage fréquent au second siècle, et il est raisonnable de penser que l'usage devait remonter plus haut⁴. C'est que les principaux textes messianiques de l'Ancien Testament envisageaient un Messie descendant ou, du moins, héritier et successeur de David⁵. Il existait une espérance po-

3. M. DIBELIUS, *Die Formgeschichte des Evangeliums*, 2^e éd., Tübingen, 1953, p. 290-291.

4. *Ps. Sal.*, 17, 23 ; pour les usages rabbiniques, H. L. STRACK-P. BILLERBECK, *Kommentar zum N. T. aus Talmud und Midrash*, t. I, München, 1922, p. 525 ; dans les documents trouvés à Qumrân on trouve la formule : *Rejeton de David* dans un sens messianique, A. S. VAN DER WOUDE, *Die Messianischen Vorstellungen der Gemeinde von Qumran*, Assen, 1957, p. 171 ss.

5. 2 *Sam.*, 7, 13-16 ; 23,5 ; *Is.*, 7, 13-14 ; 9,6 ; 11, 1ss ; 37,5 ; 38,5 ; *Jér.*, 17,25 ; 23,5 ; 30,9 ; 33,15-26 ; *Ez.*, 34,23 s. ; 37,24 s. ; *Zach.*, 12,8 ss ; *Ps.*, 18,51 ; 89,4. 36.50, etc. Cf. A. GELIN, art. *Messianisme*, DSB, t V, col. 1165 ss.

pulaire très vive et un peu naïve, qui s'exprime dans des formules simples qui contrastent avec les dénominations plus ésotériques que cultivaient certains milieux du Judaïsme. A côté des titres de *prophète*, de *celui qui doit venir*, le titre de *Fils de David* pouvait fort bien, dans le milieu judéen en particulier, exprimer l'espérance messianique⁶.

L'aveugle se confie à la miséricorde de celui qu'il reconnaît comme le Fils de David, et concrètement il attend de lui la guérison de sa cécité : c'est qu'il identifie pratiquement roi et prophète dans la notion très simple de l'envoyé de Dieu doué de la puissance en vue du salut. Peut-être se réfère-t-il au grand texte d'*Isaïe*, 61, 1-2 : « *L'esprit du Seigneur Yahvé est sur moi, parce que Yahvé m'a oint. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux malheureux...* ». Lohmeyer va plus loin. Après avoir remarqué que, dans les *Psaumes*, la formule « aie pitié de nous » s'adresse toujours à Dieu lui-même, il conclut que l'expression implique la reconnaissance de la qualité divine de Jésus. On se trouverait en présence d'un titre dépassant nettement les conceptions juives classiques et assumant le meilleur des notions exprimées par les deux titres de Fils de l'Homme et de Serviteur de Yahvé⁷. N'est-ce pas donner trop de place à la spéculation ? Ne suffit-il pas de reconnaître le caractère populaire de la formule ?

Notons enfin que Jésus semble approuver l'usage du titre ; sans s'y arrêter explicitement, il répond à l'appel et on pourrait souligner le caractère royal de son attitude : il fait venir le solliciteur, l'interroge et acquiesce⁸. Il faut ajouter que cet épisode ouvre en quelque sorte la voie de Jérusalem et de la Joyeuse Entrée où le thème du Messie davidique sera repris.

6. J. GIBLET, *Prophétisme et attente d'un Messie prophète dans l'ancien judaïsme*, dans *L'attente du Messie*, Bruges, 1954, p. 104-109.

7. *Op. cit.*, p. 83s. ; ID., *Das Evangelium des Markus*, Göttingen, 1951, p. 225.

8. E. LOHMEYER, *Das Evangelium des Markus*, p. 226.

2. L'Évangile de Matthieu connaît d'autres mentions du titre, dans les récits de miracles. Il est seul à rapporter une seconde version de la guérison de deux aveugles en 9, 27-31. On y retrouve l'invocation : « *Fils de David, aie pitié de nous* ». Mais cette fois, Jésus réclame le secret qu'ils sont d'ailleurs bien incapables de tenir. Matthieu rapporte aussi la guérison de la fille d'une Cananéenne que Marc connaît aussi (*Matth.*, 15, 21-28 ; *Marc*, 7, 24-30), mais il est le seul à noter son invocation initiale : « *Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David* » (*Matth.*, 15, 22). Mgr Descamps a bien noté combien le style du récit était hiératique et solennel⁹ ; on peut dès lors penser que l'invocation compte parmi les éléments rédactionnels. D'autant plus qu'il semble quelque peu étonnant de voir une femme païenne utiliser un vocabulaire aussi nettement juif. Mais il reste que ces formules de Matthieu ont, à leur manière, une réelle valeur historique. Tout se passe comme si l'invocation de Jésus comme Fils de David, et donc comme exerçant la puissance et la miséricorde du roi Messie, était caractéristique de la foi populaire à son endroit. Il est plus risqué d'affirmer, avec Michaelis, que Matthieu désirait opposer la qualité de la foi accordée par les païens aux hésitations des Juifs¹⁰.

On peut donc conclure que dans les récits de miracles, l'invocation de Jésus comme Fils de David exerçant la miséricorde doit être comprise dans son sens messianique. La mention de l'appartenance de Jésus à la race davidique n'est pas envisagée explicitement et peut rester, pour le moment, en suspens. Par ailleurs, l'absence de toute mention semblable dans la liturgie néotestamentaire incline à penser que, loin de rencontrer un élément issu de la communauté primitive, nous avons à faire à une expression de la foi populaire (surtout judéenne ?).

9. *Art. cit.*, p. 59.

10. *Art. cit.*, p. 319.

B. L'entrée de Jésus à Jérusalem

Tous les évangiles relatent comment Jésus connut un succès de foule au moment de son arrivée à Jérusalem (*Matth.*, 21, 1-10 ; *Marc*, 11, 1-10 ; *Luc*, 19, 28-38 ; *Jean*, 12, 12-19). Ils évoquent d'abord la décision de Jésus d'effectuer son entrée dans la ville en chevauchant un âne ; ils décrivent ensuite l'accueil triomphal et Matthieu ajoute une note concernant la répercussion de l'événement dans les milieux populaires (*Matth.*, 21, 10).

L'ensemble des critiques s'accordent à reconnaître l'historicité du fait mais plusieurs soulignent, sur la base d'analyses littéraires, la présence d'éléments rédactionnels¹¹. C'est ainsi que l'épisode de l'âne et de son acquisition aurait été forgé en vue du rapprochement avec le texte de *Zacharie* concernant le roi messianique qui vient dans la pauvreté et la douceur. Mais on a fait remarquer que l'image du Rabbi chevauchant un âne et entouré de ses disciples est bien connue du monde juif¹² et que l'interprétation royale à la lumière du texte prophétique peut fort bien être ultérieure comme le suggérait déjà le quatrième évangile (*Jean*, 12, 16). Quoi qu'il en soit, les formules d'acclamation comptent parmi les matériaux les plus sûrs de la narration.

Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Hosanna au plus haut des cieux ! (*Matth.*, 20, 9).

Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le Royaume qui vient de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux ! (*Marc*, 11, 9-10).

Béni soit celui qui vient, le Roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! (*Luc*, 19,38).

Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! (*Jean*, 12, 13).

11. M. DIBELIUS, *op. cit.*, p. 118 s. ; W. GRUNDMANN, *Das Evangelium nach Markus*, Berlin, 1959, p. 224 s.

12. W. GRUNDMANN, *loc. cit.*, cite *Sifre Deut.*, 31,14 (305).

S'il y a quelques divergences, d'ailleurs fort éclairantes, il faut reconnaître d'abord une réelle concordance. La formule d'acclamation populaire est d'abord « *Hôsa' na* » ; c'est une tournure liturgique du *Psaume* 118, 25 bien connue de tous ; elle avait une nuance d'invocation : « Aide-nous donc ». Jésus est reconnu comme « celui qui vient au nom du Seigneur » et cette manière de dire exprime bien l'espérance populaire. Cette expression est liée étroitement au titre de roi messianique qui est aussi le successeur de David. Mais ici les textes diffèrent. Matthieu (29, 9) préfère la tournure « Fils de David » ; Luc, qui supprime souvent ce qui serait trop sémitique, utilise seulement le titre de roi (*ho basileus*) ; quant à Marc il parle du « *Royaume qui vient de notre Père David* ». La tournure est étrange ; seul un passage assez obscur d'*Actes*, 4, 25 parle de notre père David car cette expression s'appliquait plutôt aux patriarches ; de plus on aurait dû normalement parler de retour ou de restauration, non d'une venue. Ces difficultés amènent Lohmeyer à considérer cette acclamation comme une création de Marc. Mais V. Taylor est d'avis, au contraire, que ce caractère assez frustré de la phrase est un gage d'authenticité ; les expressions populaires n'ont pas toujours la rigueur que les théologiens seraient en droit d'exiger. Dans ce cas, Matthieu aurait corrigé, ou du moins préféré une formule plus courante¹³.

De toute façon, on peut conclure que l'entrée de Jésus à Jérusalem fut envisagée par la foule comme un événement de portée messianique. Le prophète galiléen est accueilli par une foule qui le salue comme l'envoyé du Seigneur et comme le Roi qui doit accomplir les grandes promesses en instaurant le royaume promis. L'interprétation de l'usage de l'âne comme monture, à la lumière du texte de *Zacharie* (9, 9 s.), montre que la communauté primitive a compris et développé la véritable portée de l'événement. Jésus est bien le Roi Messie promis, un roi qui, à l'encontre des conceptions trop humai-

13. E. LOHMEYER, *Das Evangelium des Markus*, p. 231 ; V. TAYLOR, *The Gospel according to St. Mark*, Londres, 1953, p. 457.

nes, réalisera son royaume dans la pauvreté et la douceur. Ce faisant, on peut dire, avec Mgr Descamps, que la communauté exprime « beaucoup plus éloquemment qu'une description pittoresque, la pensée de Jésus »¹⁴.

C. Une question concernant l'identité du Messie

Dans le cadre des controverses qui opposèrent Jésus à divers milieux juifs, on connaît un genre bien particulier, celui des questions que Jésus pose à ses adversaires. Prenant l'initiative, le Maître propose des difficultés concernant l'interprétation de certains passages des Ecritures que ses adversaires avaient négligés et qui semblent contredire leurs interprétations classiques. L'incapacité des docteurs à répondre de façon valable est ainsi manifeste et, par contraste, l'autorité de Jésus s'accroît. Mais il ne s'agit pas tant de dévoiler l'incapacité des docteurs officiels que de suggérer des mystères que leur science trop assurée tendait à négliger. C'est dans cette catégorie que nous trouvons, conservée par les trois synoptiques, une question relative à la situation du Messie par rapport à David. Nous citons le texte de Matthieu :

Comme les Pharisiens se trouvaient rassemblés, Jésus leur posa cette question : « Quelle est votre opinion concernant le Christ ? De qui est-il fils ? ». Ils lui dirent : « De David ». Il leur dit : « Comment se fait-il que, parlant par l'Esprit, David l'ait appelé Seigneur lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Sièges à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis sous tes pieds ? Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? ». Personne ne pouvait lui répondre. Et depuis ce jour-là nul n'osa plus l'interroger (*Matth.*, 22, 41-46).

Marc et Luc présentent quelques différences mineures (*Marc*, 12, 35-37 ; *Luc*, 20, 41-44) ; leurs récits sont plus brefs car ils ne conservent que la seule parole de Jésus ; par ailleurs, le cadre historique est plus vague puisqu'il s'agit seulement d'une parole énigmatique prononcée devant un groupe

14. *Art. cit.*, p. 62.

d'auditeurs, et Marc ajoute que c'est dans le Temple. Quelle est la véritable portée de ces paroles et dans quelle mesure sont-elles de Jésus lui-même ?

1. Plusieurs critiques ont pensé que Jésus voulait contester l'enseignement classique concernant l'origine davidique du Messie ; ils ajoutent que Jésus, sachant qu'il n'appartenait pas à la race de David, ne pouvait proposer sa qualité messianique que dans la mesure où il mettait d'abord en question la tradition pharisienne et populaire opposée¹⁵. Mais cette position radicale n'est guère soutenable. La descendance davidique du Messie était solidement attestée dans l'Ancien Testament et elle n'était pas ignorée du milieu juif contemporain. La contester c'était donner des armes aux adversaires. Par ailleurs, rien ne permet de conclure que Jésus ait reconnu qu'il n'appartenait pas à la lignée davidique ; le fait est admis, sans contestation, par la communauté primitive (*Rom.*, 1, 3) et ne semble pas avoir été dénié par la controverse juive contre le christianisme naissant¹⁶. Il faut donc reconnaître que le dit vise autre chose.

En effet, Jésus cite le *Psaume* 110, 1 que tout le monde considérait comme une œuvre de David ; or ce poème inspiré nous présente le Messie¹⁷ comme le Seigneur de David. Il faut donc conclure que, quoi qu'il en soit de la descendance davidique, le Messie est décrit par l'Esprit prophétique, comme un

15. A. LOISY, *Les évangiles synoptiques*, t. II, Ceffonds, 1908, p. 362 s.

16. W. GRUNDMANN, *op. cit.*, p. 253 observe qu'une dépréciation de l'origine humaine de Jésus aurait plutôt favorisé la communauté primitive où les « frères de Jésus » cherchaient à s'imposer.

17. C'est un fait que nos sources ultérieures ne donnent une interprétation messianique du *Psaume* qu'à partir du troisième siècle (*Beresith Rabba* 85, éd. *Warsb.*, 153 a) ; S. JUSTIN, *Dialogue Triph.*, 32 s., 83 parle d'une application à Ezéchias. Cf. STRACK-BILLERBECK, t. IV, p. 452-465 explique par le souci de la polémique anti-chrétienne le silence relatif des sources juives sur ce point. On sait que le *Ps.* 110, par contre, fut très souvent utilisé par la théologie primitive : *Actes*, 2, 34 ; *1 Cor.*, 15, 25 ; *Eph.*, 1,20 ; *Col.*, 3, 1 ; *Hébr.*, 1,13 ; 8,1 ; 10,12 s. ; 12,2.

être possédant une origine supérieure à la plus haute origine humaine qu'un Juif pouvait envisager. Selon Lohmeyer, Jésus voulait simplement insinuer que le véritable messianisme dépasse les vues trop humaines et trop exclusivement terrestres de ses auditeurs ; en fait, il les mettrait sur la voie d'une conception eschatologique apocalyptique mais sans rien rapporter à lui-même ; il parlerait d'un « autre » dont l'origine et la nature restent mystérieuses¹⁸. Mais l'ensemble du contexte évangélique suggère que Jésus, qui se présente aussi comme le Fils de l'Homme au sens de Daniel, n'exclut pas une indication concernant sa personnalité profonde. Sans aller jusqu'à dire avec Schniewind qu'il vise explicitement sa préexistence, il faut en tous cas admettre que l'aporie force à reconnaître le mystère qui caractérise sa propre personne¹⁹. Selon un procédé qui rappelle celui que bien souvent les *Psaumes* utilisent pour suggérer l'immense réalité de Dieu²⁰, Jésus pose une question qui ouvre un nouvel et mystérieux horizon. Le Messie doit être, non seulement le fils de David, mais un être qui mérite le titre de Seigneur. Qui est-il donc ?

2. Il faut maintenant examiner la question de l'authenticité de ce logion. R. Bultmann le considère comme le produit de la théologie de la communauté primitive²¹. Considérant que, dans les synoptiques, la conscience d'être plus qu'homme n'apparaît jamais chez Jésus, Bultmann envisage deux solutions ; notre dit serait le fait d'un cercle de la communauté primitive qui aurait voulu favoriser le titre de Fils de l'Homme au détriment du titre de Fils de David et éviter les critiques qui rappelaient combien une origine davidique de Jésus

18. E. LOHMEYER, *Das Evangelium nach Markus*, p. 263 ; W. GRUNDMANN, *op. cit.*, p. 254.

19. J. SCHNIEWIND, *Das Evangelium nach Matthäus*, Göttingen, 1950, p. 225 ; V. TAYLOR, *op. cit.*, p. 492 s.

20. *Ex.*, 15,11 ; *Ps.*, 113,5 ; 8,5.

21. R. BULTMANN, *op. cit.*, p. 144-146 ; W. WREDE, *Jesus als Davidssohn, Vorträge und Studien*, 1907, p. 147-177 ; W. BOUSSET, *Kyrios Christos*, Göttingen, 1921, p. 78.

était impossible à prouver. Ou, à la rigueur, on pourrait reprendre l'hypothèse de Wrede, selon lequel cette parole refléterait une théologie hellénistique développant l'origine divine du Christ en rejetant la simple conception du Messie davidique.

Mais on peut répondre qu'une formule reflétant cette théologie primitive aurait, selon toute vraisemblance, été beaucoup plus explicite. Par contre, ce procédé allusif où l'essentiel n'est pas formulé, convient beaucoup mieux à ce que nous savons de l'attitude de Jésus concernant sa propre condition. Il évite de répondre directement aux questions relatives à sa véritable identité, mais il renvoie à ses œuvres (*Matth.*, 11, 2 ss), il approuve certaines déclarations des disciples (*Matth.*, 16, 16 s.), il utilise le titre ambigu de Fils de l'Homme. Les théologies primitives furent, d'emblée, plus nettes.

On peut donc conclure que cette parole de Jésus, sans désapprouver la conception courante concernant l'origine davidique du Messie, tend surtout à ouvrir les esprits à une origine supérieure et, pour tout dire, transcendante; elle tend du même coup à relier cette affirmation à un texte inspiré de l'Ancien Testament; elle vise peut-être aussi à souligner la qualité supérieure de l'œuvre messianique et de ses voies.

D. Bethléem, le bourg de David

Le quatrième évangile conserve l'écho d'une difficulté relative à la filiation davidique de Jésus. Au terme d'un recueil de paroles de Jésus, l'évangéliste suggère diverses réactions des auditeurs.

Parmi la foule, quelques-uns qui avaient entendu ces paroles disaient : « C'est vraiment le prophète », mais d'autres disaient : « C'est le Christ » ; mais d'autres disaient : « Est-ce que le Christ peut venir de Galilée ? L'Écriture n'a-t-elle pas dit que le Christ doit venir de la race de David et de Bethléem, le bourg d'où était venu David ? » (*Jean*, 7, 40-43).

Ce passage évoque donc la perplexité des auditeurs de Jésus. Certains critiques, tel A. Loisy, ont pensé retrouver ici une difficulté soulevée par la polémique anti-chrétienne.

Comment Jésus pourrait-il être le Messie alors qu'il est étranger à la race de David et originaire de Galilée ? Jean aurait jugé que les réponses données par les autres cercles chrétiens étaient faibles et inutiles : seule importerait à ses yeux l'origine éternelle et divine²².

Il est vrai que *Michée*, 5, 2 parlait de Bethléem comme du lieu de naissance du Messie héritier de David. Mais il est assez piquant de constater que les documents juifs ne parlent jamais de ce texte, si ce n'est à une époque fort tardive²³. Il est possible cependant que la polémique anti-chrétienne y ait fait allusion fort tôt. Mais faut-il conclure pour autant que Jean abandonne sans plus les positions traditionnelles ? Il est plus probable que nous avons ici un des nombreux exemples de l'ironie johannique ; les hésitants formulent une difficulté dont les auditeurs de l'évangile connaissent la véritable solution ; malgré les apparences Jésus est bel et bien fils de David et né à Bethléem. Mais il est vrai aussi que là n'est pas l'essentiel ; en se laissant fasciner par un tel problème, les Juifs ne voient pas qu'il est une autre origine, céleste (*Jean*, 7, 28 ; 8, 14)²⁴.

LA THÉOLOGIE DES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS

La théologie chrétienne s'est organisée et développée en fonction des enseignements de Jésus, les disciples ont transmis avant toute chose ce que le Maître avait fait et dit. Mais les communautés qui naissent ne cessent pas de découvrir ce qui leur fut transmis. De nouveaux genres littéraires vont exprimer, en fonction de situations nouvelles, les grands enseignements. Les sources néotestamentaires nous renseignent dans une certaine mesure. On peut se demander par exemple si

22. A. LOISY, *Le quatrième évangile*, Paris, 1903, p. 526 s.

23. J. BONSIRVEN, *Le judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ*, Paris, 1935, t. I., p. 378. JUSTIN, *Tryphon*, 78 mentionne le texte mais il ne s'agit pas d'un opposant juif.

24. C. K. BARRETT, *The Gospel according to St. John*, Londres, 1955, p. 273 ; A. DESCAMPS, *art. cit.*, p. 66.

l'invocation : « *Fils de David (Jésus), aie pitié de nous* » ne fut pas utilisée d'emblée par la liturgie. « La formule entière *Kyrie eleëson* adressée à une divinité est attestée à l'époque païenne et sa répétition un nombre de fois déterminé n'était pas inconnue de l'antiquité. Mais n'y avait-il pas aussi dans la Sainte Ecriture assez d'exemples de cet *eleëson* adressé à Dieu, et dans les Evangiles à Jésus ? »²⁵ Mais il reste que nous n'en possédons aucune trace et qu'il faut attendre la *Peregrinatio Etheriæ* pour le voir attesté (ch. 24).

A. L'utilisation apologetique de l'Ancien Testament

Le kérygme fut, de bonne heure, enrichi par des citations scripturaires que l'on interprétait en fonction des événements majeurs du salut opéré par le Christ. David étant considéré comme l'auteur du Psautier, on pouvait s'attendre à ce qu'il soit amené à jouer un grand rôle à côté de Moïse et des Prophètes²⁶.

1. C'est ainsi que le *Psaume 16* est cité et commenté dans le premier discours de Pierre (*Ps.*, 16, 8-11 = *Actes*, 2, 25 ss). Comme à l'accoutumée le poème est cité d'après la version grecque des Septante, et, bien plus, l'argumentation repose sur une particularité de cette traduction ; alors que l'hébreu disait : « *Tu ne laisseras pas ton fidèle voir la fosse* » (trad. R. Tournay), le grec avait traduit : « *Tu ne laisseras pas ton Saint voir la décomposition* ». Comme toute l'argumentation ultérieure s'appuie sur cette phrase, il faut conclure que nous retrouvons ici un développement reflétant une théologie issue d'un milieu hellénisant, qui peut fort bien être la communauté hellénistique de Palestine.

Le texte semblait d'abord viser David lui-même ; mais puisque celui-ci est mort et que son tombeau est bien connu,

25. J. A. JUNGSMANN, *Missarum solemnities*, t. II, Paris, 1952, p. 88 qui renvoie à DOELGER, *Sol salutis*, p. 60-113.

26. J. DUPONT, *L'utilisation apologetique de l'Ancien Testament dans les discours des Actes*, dans *Eph. Theol. Lov.*, XXVI (1953), p. 289-327, surtout p. 310 ss.

il faut reconnaître que le Psaume parlait d'un autre David, « un successeur de son sang » qui est le Messie. Et le texte de poursuivre : « C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité... » S'il a connu la mort et la sépulture, il n'a pas été atteint par la corruption. Il semble donc que l'argument considère comme acquis et incontestable, que Jésus appartenait bel et bien à la lignée davidique. C'est parce qu'il est le descendant et donc le fils de David, que Jésus peut se voir attribuer les affirmations des Psaumes. On retrouve le même raisonnement dans le discours de Paul à Antioche de Pisidie (*Actes*, 13, 34-37).

2. Dans la trame du même discours de Pierre, on trouve une citation du *Psaume* 110, 1, et le commentaire est fort net : « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Messie, ce Jésus que vous avez crucifié » (*Actes*, 2, 34-36). Ainsi le Psaume que Jésus avait cité mystérieusement fut interprété très tôt dans son sens messianique par la première communauté palestinienne. C'est en vertu de la Résurrection et de l'exaltation glorieuse à la droite du Père, que Jésus est devenu Seigneur et donc Messie. Il est intéressant de noter que la tradition n'oppose nullement la filiation davidique et cette nouvelle filiation qui est déterminée par la Résurrection. D'autres textes encore présenteront Jésus comme le descendant de David, mais sans s'y arrêter longuement (*Actes*, 13, 16-23 ; 15, 14-17).

On peut conclure que, dans le livre des *Actes*, les citations scripturaires offrent l'occasion de présenter Jésus comme Messie issu de David mais assumant sa puissance et son rôle messianiques en vertu de la transformation opérée par la glorieuse résurrection. L'appartenance à la lignée davidique est considérée comme un fait établi et incontesté, mais elle ne suffit pas à expliquer la fonction du Messie.

B. Confessions de foi

On passe aisément de ces premiers exposés de la foi chrétienne aux confessions de foi et aux résumés officiels de la catéchèse. Nous trouverons la mention du Christ comme Fils

de David en *Rom.*, 1, 3 et *2 Tim.*, 2, 8. Dans le premier texte l'Apôtre qui entend, d'emblée, exposer un résumé de l'Évangile de Dieu dont il est le ministre, le présente comme entièrement déterminé par le Christ Jésus : celui-ci est le Fils de Dieu « *qui est issu de la race de David selon la chair, et constitué Fils de Dieu en puissance de Sainteté* » (*Rom.*, 1, 3). Le texte distingue donc deux aspects du Fils : il est devenu Fils en puissance, en fonction de l'Esprit de sainteté, à l'occasion de sa résurrection d'entre les morts. Cet événement détermine et situe sa puissance véritable de Messie. Mais par ailleurs, dans l'ordre de la chair, de l'ascendance humaine, il est fils de David. Aux yeux de l'apôtre, il pourrait même sembler, à première vue, qu'il s'agit seulement de souligner l'aspect vraiment humain, charnel, du Christ ; on serait tenté de rapprocher de la formule de *Gal.*, 4, 4 : « issu d'une femme ». Mais, dans notre contexte, l'allusion aux prophètes qui ont annoncé et promis la venue du Fils ajoute une note particulière. Dans sa condition humaine, le Christ a déjà réalisé les prophéties car il s'inscrit dans la descendance de David.

En 58, ce fait est donc affirmé paisiblement ; Paul, qui ne lui a pas fait de place dans l'élaboration de ses vues théologiques, est ici le témoin d'une tradition incontestée, qui doit remonter jusqu'au temps de Jésus lui-même. Il n'est guère concevable, en effet, qu'il eût été possible, à une date si rapprochée des événements, de parler de la filiation davidique de Jésus si ce fait, d'ailleurs secondaire, avait été sujet à caution. Juif, ayant reçu une éducation pharisienne rigoureuse, Paul était plus qu'un autre qualifié pour apprécier l'importance d'un tel titre et les garanties historiques qu'il nécessitait²⁷. Et du même coup, c'est l'importance d'une donnée concrète et historique qui s'affirme. Le titre de Fils de David n'est pas uni-

27. W. MICHAELIS, *art. cit.*, p. 321-324 souligne longuement l'importance du passage en ce qui concerne l'historicité de la filiation davidique : « Selbst wenn alle anderen bisher gesammelten Beobachtungen als mehr oder weniger ungesichert fallen gelassen werden müssten, würde *Röm.*, 1,3 als Beleg für Jesu Davidsohnschaft vol-lauf genügen... » (p. 323).

quement un titre du Roi messianique ; il désigne aussi une ascendance, un enracinement humain. C'est dans le même que l'on interprétera 2 *Tim.*, 2, 8²⁸.

C. Les généalogies

La généalogie constitue un genre littéraire bien particulier. Lorsqu'elle porte sur une longue période, elle suppose à un moment donné un travail d'érudition et une fixation littéraire immédiate. Les *Évangiles* de Matthieu et de Luc conservent une généalogie de Jésus ; elles présentent plusieurs divergences, notamment pour ce qui concerne la ligne qui va de David à Joseph (*Matth.*, 1, 1-17 ; *Luc*, 3, 23-34)²⁹.

L'interprétation de ces divergences pose des problèmes délicats. Nous n'avons pas, nous semble-t-il, à résoudre ici la question de savoir si la liste de Luc rapporte la généalogie de Marie. C'est un fait que, dès le second siècle, apparaît une tradition selon laquelle Marie aurait été d'origine royale et davidique³⁰ ; mais les écrits du N. T. ne semblent pas envisager cette question. Quoiqu'il en soit, les évangélistes ont considéré que la généalogie légale avait un réel intérêt. À leurs yeux Jésus appartient, en fait, à la descendance de David. Quant à l'origine de leurs listes, on peut la situer aisément dans *I Chron.*, 2 pour la partie antérieure à David ; pour le reste, il est très normal de supposer que les familles d'ascendance davidique conservaient précieusement leur arbre généalogique³¹. Nous savons le grand intérêt de certains milieux juifs pour ce genre de traditions. Nous savons aussi que, à la fin du premier siècle, la « famille de Jésus » prétendait remon-

28. H. LIETZMANN, *Symbolstudien*, Z.N.W., XXII (1923), p. 264 rapproche de ces deux confessions de toi trois textes d'IGNACE d'ANTIOCHE : *Eph.*, 18, 2 ; *Trall.*, 9 ; *Smyrn.*, 1, 1-2.

29. STRACK-BILLERBECK, *op. cit.*, p. 1-6 ; J. HEUSCHEN, *De Stamboom van Christus volgens Matthaeus*, dans *Rev. Eccl. Liège*, 33 (1946), p. 29-36.

30. O. CULLMANN, *op. cit.*, p. 188.

31. FLAVIUS JOSÈPHE, *Vita*, 1.

ter à David : Eusèbe nous rapporte sur ce point diverses traditions que l'on est en droit d'accueillir³². De toute façon, les généalogies des Évangiles attestent que les évangélistes ont considéré Jésus comme un descendant de David et cette affirmation paisible ne semble pas craindre d'éventuelles contestations.

Bien plus, David chez Matthieu est particulièrement mis en évidence, car il porte le titre de roi et se trouve à la jointure de deux listes de quatorze ancêtres. On a également noté que l'addition de la valeur numérique des trois lettres du nom hébreu de David donne le chiffre quatorze. On comprend dès lors le titre du premier évangile : *Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham*. Jésus apparaît donc à l'heure marquée, pour réaliser la véritable succession messianique. Il est probable que cette généalogie devait contribuer, à sa manière, à montrer en Jésus celui qui vient accomplir les promesses et, en particulier, assumer l'héritage de David. C'est dans le même sens que l'on souligne les allusions à Bethléem (*Luc*, 2, 4. 11) et certaines formules de l'évangile de l'enfance (*Luc*, 1, 69 ; 1, 32)³³.

D. Les formules de l'Apocalypse

L'*Apocalypse* reflète une christologie fort développée ; sa langue est fortement influencée par les usages de l'Ancien Testament mais elle se caractérise aussi par une véritable originalité dans leur transposition. En relation avec une liturgie qui est organisée en vue de reconnaître et de célébrer le Christ glorieux auquel tout le déroulement de l'histoire humaine est confié, l'*Apocalypse* multiplie, avec aisance et bonheur, les titres. On y trouve diverses allusions à la situation du Christ par rapport à David.

32. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, 3, 12 ; 3, 19-20, 2 ; 3, 32, 3.

33. Sur le genre littéraire de l'évangile de l'enfance chez Luc et sur l'utilisation des prophéties relatives à David, cf. R. LAURENTIN, *Structure et théologie de Luc I-II*, Paris, 1957, p. 71 ss ; 140 s.

Dans la lettre à l'Eglise de Philadelphie, le Christ est salué comme : « *Le Saint, le Véridique, celui qui tient la clef de David* » (*Apoc.*, 3, 7). Les deux premiers titres sont, dans le contexte de l'*Apocalypse*, proprement divins (*Apoc.*, 4, 8 ; 6, 10 ; *Actes*, 3, 14 ; 4, 27-30 l'appliquaient déjà au Christ ressuscité). Le troisième est inspiré par *Is.*, 22, 22 : « *Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David, il ouvrira sans qu'on puisse fermer, il fermera sans qu'on puisse ouvrir* ». La possession de la clef d'une maison ou d'une cité équivaut à sa possession ; le texte décrit donc la puissance absolue sur l'héritage de David. Dans la perspective de l'*Apocalypse* il s'agit du Christ glorieux qui régit la Jérusalem nouvelle dont parlera la lettre (*Apoc.*, 3, 12 ; cf. 22, 16). Peut-être est-il permis de rapprocher d'*Apoc.*, 1, 18 où le Christ glorieux détient, en vertu de sa mort et de sa résurrection, les clefs de la mort et de l'Hadès. C'est, en tout cas, en vertu de la résurrection que le Christ exerce une souveraineté absolue sur la véritable Jérusalem qu'il a constituée, cette Jérusalem où s'accomplissent les promesses et les préfigurations de l'Ancien Testament.

Dans la grande vision des cieux d'*Apoc.*, 4-5, le Christ victorieux est désigné comme « *le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David* » (*Apoc.*, 5, 5). La première expression est empruntée à *Gen.*, 49, 9, la seconde à *Is.*, 11, 1 ss. C'est donc en vertu de la victoire qu'il a remportée par la croix que Jésus glorieux exerce la souveraineté absolue ; c'est en lui que se réalisent, de façon éminente, les prophéties concernant un Messie royal. C'est encore en ce sens qu'il faut comprendre la reprise de la seconde formule en *Apoc.*, 22, 16 : « *Je suis le rejeton et la prospérité de David, l'étoile éclatante du matin* ». Véritable héritier et réalisateur des promesses, sa venue marque l'apparition du jour définitif, de l'époque messianique ; il apporte, à ce titre, joie et sécurité, comme l'apparition de l'étoile du matin (*Nombres*, 24, 17 ; *Test. Levi*, 18, 3).

CONCLUSIONS

Nous pouvons maintenant reprendre et, dans une certaine mesure, organiser cet ensemble d'observations.

Il semble acquis que Jésus appartenait à une famille qui pouvait revendiquer son ascendance davidique. Certes, lui-même n'y faisait pas, semble-t-il, allusion ; mais le christianisme primitif considère le fait comme une donnée incontestée. Nous avons vu qu'il est utilisé par l'apologétique scripturaire palestinienne et qu'il est affirmé, à l'occasion, dans les confessions de foi. Par ailleurs, les généalogies, malgré leurs divergences, ainsi que les traditions issues de la famille de Jésus et fixées dans les évangiles de l'enfance, tout cela se réfère paisiblement aux mêmes données.

Par ailleurs, au temps de Jésus, l'appartenance du roi Messie à la lignée de David semble elle aussi largement admise tant dans les milieux populaires que dans les cercles pharisiens. L'ascendance davidique de Jésus pouvait donc contribuer à la faire reconnaître comme Messie et il n'est pas impossible qu'elle ait déterminé certaines invocations de malades rapportées par les Évangiles.

Mais Jésus lui-même manifeste, sur ce point, une extrême réserve. Il ne se présente jamais comme le fils de David, tout autant qu'il semble prendre des distances vis-à-vis de sa famille (*Matth.*, 12, 46-50 ; *Marc*, 13, 31-35 ; *Luc*, 8, 19-21). Il semble craindre l'idée par trop terrestre du messianisme populaire et cherche, au contraire, à mener ses auditeurs vers l'idée d'un Messie dépassant de beaucoup les notions courantes, par son origine et le style tout spirituel de son action. De la même façon, les Évangiles nous montrent sa défiance pour le titre de roi : ce n'est que dans le contexte de la Passion qui débouche sur la Résurrection, qu'il l'a revendiqué (*Matth.*, 27, 11 ; *Marc*, 15, 2 ; *Luc*, 23, 2-3 ; *Jean*, 18, 33-38).

Cet aspect transcendant de la véritable royauté davidique des derniers temps est plus suggéré qu'il n'est affirmé par le Maître. C'est dans le cadre seulement de la liturgie primitive, telle que l'*Apocalypse* le laisse entrevoir, que cette ligne de pensée sera reprise. Elle influence aussi la rédaction définitive des évangiles de l'enfance (*Luc*, 1, 32. 69).